

Mon Papa Razzi

LIONEL CHOUCHON



 éditions du
ROCHER

R O M A N

MON PAPA RAZZI

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

La Tête enflée, prix Pop Art, Denoël, 1967.

Les Petits Anars, Julliard, 1970.

L'Addition, Denoël, 1974.

Le Papanoïaque, Hachette, 1976.

Tout Juif or not tout Juif, Albin Michel, 1987.

Par 35° de lassitude nord, Albin Michel, 1992.

L'homme qui ne supportait pas les infos, Le Pré aux Clercs, 1997.

Putain d'anniversaire, Plon, 2006.

PAMPHLETS

La Descente aux affaires, Plon, 1978.

Cocoricouac, Solar, 1980.

Mytho et Mégalo sont sur un bateau, Hachette, 1982.

Lettre ouverte aux fatigués, Albin Michel, 1984.

De la boulotique à la débilotique, grand prix de l'Humour, Olivier Orban, 1989.

Ras-le-bol.com, Le Pré aux Clercs, 2001.

GUIDES

Guide de l'homme seul en province, Tchou, 1970.

L'Astro-Guide, Solar, 1971.

ESSAIS

L'Événement, Presse du Management, 2000.

Les Relations publiques, Presses universitaires de France, 2005-2008.

LIONEL CHOUCHON

MON PAPA RAZZI

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-07050-6

ISBN pdf : 978-2-268-00381-8

MISE EN GARDE

Ce livre est un médicament.

Recommandé pour le traitement de la peopolophilie
maniaco-expansive,
de la festivalopathie chronique,
de l'eczéma vedettarien
et des blessures légères par starification.

Déconseillé aux femmes enceintes, ainsi qu'aux
personnes à tendances « midinettes » sujettes aux vertiges,
bouffées de joie ou hallucinations ainsi qu'aux patients,
(quel qu'en soit le sexe), souffrant de troubles de la person-
nalité.

Posologie: vingt à trente pages par jour, en une ou
plusieurs prises, de préférence après les repas, accompa-
gnées d'un grand verre d'eau, de bordeaux ou de
bourgogne.

Précautions d'emploi: il est conseillé, pendant la durée
du traitement, de ne pas absorber de médicaments
contenant des sulfites de *Criticose*, d'anhydride de
Misencause ou des extraits d'*Ereintose*. D'une façon
générale, éviter tous produits pouvant diminuer, voire

obérer, les effets du présent médicament (risques graves d'altérations du jugement).

En cas de surdosage ou de problèmes collatéraux, consulter immédiatement votre peopologue.

Tout d'abord ils sentirent l'étrange odeur. Des remugles insidieux et composites mêlant l'âcre parfum du caoutchouc roussi à la suave puanteur de la soupe aux choux. Très vite, mais dans les premiers rangs seulement, on pressentit que ces effluves insolites n'avaient rien à faire ici.

Puis il y eut ces toutes petites volutes de fumée.

Mèches vaporeuses, tantôt blanches tantôt grises, qui commencèrent à ourler le bas du décor conçu par le grand Jérôme B. Avait-il décidé de pimenter sa mise en scène par de la pyrotechnie, se demandèrent certains ?

Ensuite l'odeur se fit plus précise, plus manifeste aussi : quelque chose était en train de brûler quelque part... en plein milieu de cette tant attendue Première Cérémonie des Golden People (les pipeulles d'or) !

Mais, de toute évidence, cela devait faire partie du spectacle, puisque nul ne semblait s'inquiéter sur le plateau et que les invités de l'orchestre en tenue de soirée venaient de se lever comme un seul homme. Ceci pour la dixième fois. Et dans le but exquis de montrer qu'ils pouvaient graduer avec élégance leur approbation mitigée comme leur enthousiasme débordant en passant du « bof à hurra » et d'« assis à debout ».

Aux balcons supérieurs, cependant, on se posait des questions. On s'interrogeait du regard, on se faisait des signes. On s'épongeait un peu. Et l'on transpirait abondamment. Car la touffeur asphyxiante, quoique classique à cette hauteur de la salle du Théâtre des Champs-Élysées, devenait insupportable.

Le poulailler s'en émut le premier et entreprit d'ouvrir les portes qui donnaient sur les couloirs d'accès et les escaliers. La conséquence, hélas, de ce geste banal fut immédiate. Et horrible.

De longues et larges flammes rougeoyantes se mirent aussitôt à lécher les parois et à gagner l'espace où se tenaient – sinistre pied de nez de l'histoire ! – les fans, les supporters, les cinéphiles, les inconditionnels et les groupies les plus charmants, les plus engagés, les plus reconnaissants et les plus chaudement solidaires des récipiendaires ovationnés en contrebas.

La panique s'avéra totale et monstrueuse.

D'autant que l'appel d'air provoqué par l'ouverture des portes tout en haut de la salle attisa dans la seconde le feu qui démarrait en coulisse.

Et, comble de malchance, suprême ignominie du sort s'il en est, on s'aperçut que l'incendie n'était pas circonscrit à deux endroits mais qu'il avait également démarré dans plusieurs loges et baignoires qui entouraient l'orchestre.

Nul doute : en quelques minutes l'édifice tout entier allait s'embraser.

Et la quasi-totalité du patrimoine français en matière de personnalités éminentes et de célébrités installées – sans compter les lauréats étrangers – allaient disparaître dans les flammes, en dépit de l'intervention probablement immédiate de tous les pompiers de la capitale.

Après le succès, les honneurs et tous ces projecteurs de la gloire braqués sur eux, pouvait-on imaginer fin plus atroce, plus invraisemblable et, à ce point, plus imméritée ?

Or, tout cela ne serait pas arrivé si...

OÙ L'ON FAIT CONNAISSANCE
AVEC L'ENVIRONNEMENT FAMILIAL DU HÉROS

Ce n'était ni une blague de potache ni un jeu de mots à deux balles.

Razzi était bien son véritable nom. Et Lucas Razzi véritablement le papa de Camille. Seulement cet individu était aussi, était surtout, le photographe des stars, la coqueluche des mannequins, l'ami des célébrités et le confident des gens connus ! Qui oserait prétendre, après ça, qu'il n'y a pas de patronymes prédestinés ?

Si l'on en parle à l'imparfait – ce qui lui va comme un gant mais n'en est pas la raison – c'est parce qu'il a quitté la mère de Camille lorsque celui-ci avait dix ans pour se mettre en ménage-bis avec une cover-girl qu'il avait « lancée », sortie et sans doute aimée en parallèle.

C'est également parce qu'il s'était toujours moins intéressé à son fils qu'à ses Leica, Rolleiflex ou Nikon. Ajoutons enfin à cette double carence le fait qu'il ait disparu pour de bon – et pour de lointains pays – après l'Événement. Lequel les avait pourtant diablement rapprochés. Mais c'est précisément là toute l'histoire !

En réalité cet incongru Papa – Jaïmé, Antonio, Lucas Razzi – s’était dès l’enfance destiné à une carrière d’architecte : parce qu’il aimait les maisons, adorait dessiner – alors que ses parents voulaient qu’il soit médecin, avocat ou, au pire, huissier.

Fils unique d’un maçon sicilien et d’une lavandière portugaise – ce qui ne s’invente pas non plus ! – il avait tout pour réussir dans la voie qu’il s’était choisie. L’appétit de faire, le talent de créer, un certain sens des affaires et un début prometteur obtenu sur les tabourets du cabinet d’architectes G & M.

Il dut malheureusement bifurquer lorsque la ci-devant agence Gillibert et Moran se prit les pieds dans un méchant problème de programmes bidons, de promoteurs véreux mais de pots-de-vin réels.

C’est à ce moment là qu’il troqua ses calques et ses épures, ses maquettes et ses vues perspectives pour les bancs de tirage, les optiques germaniques et la discutable sinécure de pigiste au sein d’une agence de photographes de presse.

À l’époque son épouse – et mère de Camille – l’appelait le « Robin des Bois du 24 x 36 ».

Il faut dire qu’il avait de l’allure. Grand, mince et athlétique, les yeux noirs et le cheveu bouclé, il couvrait avec talent et opiniâtreté tous les grands événements artistico-sportifs du moment. Il n’était certes pas le seul. Mais il y mettait une telle énergie et il avait une telle empathie avec les sujets qu’il cadrait à tout-va que peu à peu, il émergea du lot de ses copains et rivaux, portefaix patentés du canon à images et autres zooms cyniquement indiscrets.

Quelques années plus tard, il rencontrait celui qui allait devenir son conseiller, son imprésario, son Pygmalion, puis qui allait le propulser au pinacle de la « Pipeulle

Confrérie » en lui offrant des scoops fumants et des exclusivités de première classe.

L'aimable et dévoué Aymard de La Varancelle, enregistré toutefois à l'état civil sous le nom de Varaud André, était ce que l'on désigne sous le plaisant vocable de « star-sucker », mot charmant mais précis qui signifie, en hexagonois, VIP par liposuccion ou encore vedette par frottement. Espèce courante en voie de multiplication.

Ayant débuté dans la vie active comme ouvrier-vidéiste (fonction des horaires) chez le grand Jean Castel, affûté ses dons chez la grande Régine et peaufiné son entregent au Palace de la grande époque, il s'était finalement installé à son compte et œuvrait dans deux domaines hyper-sélects.

Le premier consistait à organiser des soirées mondaines chèrement et habilement « sponsorisées » dans lesquelles il était, tour à tour, pourvoyeur gracieux de portables dernier cri ; monsieur Loyal célébrant un nouveau champagne millésimé ; porteur sur fonds baptismaux de l'ultime sac à main en peau de libellule qu'on allait s'arracher ; chevalier servant idéal, enfin, auprès d'aristocrates défraîchies et de grandes bourgeoises vieillissantes en quête de sigisbées sachant y faire. Ou, a minima, faisant semblant.

Son second créneau était tout aussi futé. Il jouait le rôle, pour un week-end, une semaine ou plus si affinités, de l'hôte connu et charmant, nippé comme un prince, bardé de relations, à la fois prolixe en bons mots, encyclopédique question potins, amusant avec les filles et taquin avec les garçons, le tout emmanché d'un long bec... et de bras encore plus longs. Cette ingénieuse industrie s'exerçant dans des hôtels de luxe les pieds dans l'eau et les chambres